

Nodier : l'analytique entre sérieux et ironie

Charles Nodier a laissé l'image d'un écrivain varié et encyclopédique, conteur, romancier mais aussi entomologiste, philologue, bibliomane, auteur polygraphe de textes aux titres aussi variés et étonnants que *Dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes et sur l'organe de l'ouïe dans ces mêmes animaux* (1798), *Dictionnaire des onomatopées* (1808), *Théorie de l'Alphabet naturel* (1822) ou même *Essai critique sur le gaz hydrogène et les divers modes d'éclairage artificiel* (1823). Parallèlement à une œuvre fictionnelle elle-même très étendue, sans qu'il soit aisé de faire la part du fictionnel et de l'analytique dans ces textes, j'y reviendrai. De fait, même si Nodier se présente lui-même par une série de tournures négatives et restrictives, comme dans l'incipit de l'essai *De quelques phénomènes du sommeil* :

Je ne suis ni médecin, ni physiologiste, ni philosophe ; et tout ce que je sais de ces hautes sciences peut se réduire à quelques impressions communes qui ne valent pas la peine d'être assujetties à une méthode¹,

c'est ce même Nodier dont les contemporains ont vanté la culture encyclopédique, l'étendue phénoménale des connaissances, le « langage panoramique » (Balzac²), ce qui pourrait presque conduire à faire de la bibliothèque de l'Arsenal, voire de l'œuvre même de Nodier, une anticipation romantique de la Babel de Borges qui, on s'en souvient, « se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries³ ». Sainte-Beuve, en 1840, parle à propos de Nodier d'une « destinée prodigue (...) qui aime à s'épandre hors du centre⁴ ». Son œuvre est en effet une recherche continue, monomaniaque mais dispersée. Nodier est moins dans la signification que dans la signifiante, moins dans l'énoncé d'un vrai, que dans sa mise en échec, dans une ère du soupçon, dans une quête excentrée et excentrique. D'ailleurs on pourrait appliquer à cette œuvre extensive et relativement hétéroclite le titre d'une autre nouvelle des *Fictions*⁵ de Borges, « Le Jardin aux sentiers qui bifurquent », qui appelle immédiatement aux oreilles balzaciennes le titre d'un article de Joëlle Gleize « *La Comédie humaine*, un livre aux sentiers qui bifurquent⁶ ». Nodier n'invite-t-il pas ses lecteurs, dans le

¹ Ch. Nodier, *De quelques phénomènes du sommeil*, éd. d'Emmanuel Bazin, Le Castor Astral, 1996, p. 15.

² Balzac, *Lettre à M. Ch. Nodier sur son article intitulé « De la palingénésie humaine et de la résurrection »*, *Œuvres diverses (OD)*, t. II, Gallimard, « Pléiade », 1996, p. 1208.

³ Jorge Luis Borges, « La Bibliothèque de Babel », *Fictions*, trad. de l'espagnol par P. Verdevoye, I. et R. Caillois, Gallimard, Folio, 1983, p. 71. cf. également les travaux de Nodier sur Piranèse et ses galeries, *Le Dessin de Piranèse*, texte publié dans *L'Europe littéraire*, 26 juin 1833, in *De quelques phénomènes du sommeil*, *op. cit.*, p. 153-163.

⁴ Sainte-Beuve, article de *La Revue des deux mondes*, 1^{er} mai 1840, repris dans les *Portraits littéraires* (Pléiade, tome II, p. 279 sq.)

⁵ Le titre même du recueil borgésien pourrait rassembler l'œuvre de Nodier, par la notion convoquée comme le pluriel.

⁶ *Poétique*, Seuil, septembre 1998, n° 115, p. 259-271. La notion de « bifurcation » dont Joëlle Gleize montre la richesse pour analyser le mode d'écriture comme de lecture de la *Comédie Humaine* semble tout aussi opératoire

Voyage pittoresque et industriel dans le Paraguay-Roux et la Palingénésie australe, conte paru dans *La Revue de Paris* en février 1836, à « retrouv(er) le chemin inappréciable de l'île d'Odes où les chemins cheminaient⁷ » en une référence rabelaisienne que nous pourrions trouver sous la plume de Balzac ?

De fait, c'est à partir de ce modèle de la bifurcation et de celui de sentiers « divergents, convergents et parallèles », « qui s'approchent, bifurquent, se coupent ou s'ignorent⁸ » que je voudrais penser un rapport possible, évidemment problématique, entre l'œuvre analytique de Nodier et celle de Balzac, au-delà de la *Lettre*⁹ que ce dernier écrivit à son « cher Nodier », en octobre 1832, dans la *Revue de Paris*, suite à la publication dans cette même revue, en août de la même année de l'étude (analytique ?) *De la palingénésie humaine et de la résurrection*.

Un premier constat s'impose, essentiel tant à la compréhension d'un éventuel Nodier analytique qu'à la mise en place d'un parallèle possible entre Nodier et Balzac. Chez les deux auteurs, il est difficile de penser une frontière, sinon labile, entre l'œuvre romanesque, et plus largement fictionnelle, et l'œuvre analytique. On sait que Balzac sort du roman et retourne au roman par l'analytique. Un simple exemple : l'année 1824, celle d'ailleurs où Nodier prend ses fonctions à l' Arsenal. Balzac se détache de ses premiers romans sous pseudonyme¹⁰, en rédigeant des pamphlets pour le *Feuilleton littéraire*, comme *Du droit d'aînesse*, véritable texte programmatique des considérations politiques sur lesquelles s'articulent nombre de grands romans de la *Comédie Humaine* (comme dans l'explicitation des causes de la décadence de la monarchie et de l'aristocratie françaises dans *La Duchesse de Langeais*), mais aussi creuset romanesque des grandes théories de son massif fictif. La question de l'ambition, moteur du *Bildungsroman* balzacien, est exposée clairement dans *Du droit d'aînesse*, en des termes quasi similaires puisque Balzac y peint, dès 1824, le tableau « effrayant » d'enfants élevés dans une fortune qu'ils ne connaîtront plus ensuite, du fait du morcellement des héritages et de la « masse effrayante de jeunes ambitions qui s'impriment de concert une masse ascendante d'autant plus énergique qu'elle est plus difficile à satisfaire¹¹ ». Balzac fait d'ailleurs explicitement allusion à son étude dans *Illusions perdues*, en une page¹² qui m'intéresse particulièrement puisqu'il y évoque également les « rêveries » de Bianchon. L'attribution de cette « brochure pour demander le rétablissement du droit d'aînesse » à Félicien Vernou, homme plein de « fiel¹³ », parangon du journalisme, « grande catapulte mise en mouvement par de petites haines », double noir de l'auteur, illustre enfin la

dans l'œuvre de Nodier : elle est « figure d'écriture, figure de l'écriture d'un narrateur-marcheur qui, devant un embranchement, s'arrête, s'écarte pour suivre quelque temps une voie oblique ou simplement en indiquer la possibilité, puis poursuit son chemin. Figure d'une écriture du fragment, et du montage de ces fragments en un livre où les parcours sont pluriels. Mais la bifurcation peut également s'entendre comme une figure de lecture, une suspension possible de l'avancée linéaire du lecteur, pour filer la métaphore, une dérive vers un autre texte » (p. 259).

⁷ Nodier, *Voyage pittoresque et industriel dans le Paraguay-Roux et la Palingénésie australe* (*Revue de Paris*, février 1836), *Contes satiriques*, éd. de C. Marcandier, Jaignes, La Chasse au Snark, 2001, p. 130. Nodier cite le titre du chapitre XXV du *Cinquième Livre* de Rabelais, « comment nous descendîmes en l'isle d'Odes, en laquelle les chemins cheminent ». *Odos* signifie évidemment chemin.

⁸ Borges, « Le Jardin aux sentiers qui bifurquent », *Fictions*, *op. cit.*, p. 103.

⁹ Balzac, *Lettre à M. Ch. Nodier sur son article intitulé « De la palingénésie humaine et de la résurrection »*, *Œuvres diverses*, t. II, *op. cit.*, p. 1203-1216.

¹⁰ Ce détour nécessaire par l'analytique dure jusqu'à la publication du *Dernier Chouan*, en 1829. Cf. les analyses éclairantes de la *Notice* des *OD*, II, qui explicitent la manière dont ces textes analytiques balzaciens, entre 1824 et 1829 sont un « temps de latence et de métamorphose pendant lequel Saint-Aubin se prépare à renaître en Balzac » (*Ibid.*, p. 1261), en rédigeant *Du Droit d'aînesse* et *L'Histoire impartiale des Jésuites*, la première version de la *Physiologie du mariage*, comme en travaillant à une œuvre collective, « série de facétieuses parodies du Code civil où étaient croquées et parodiées les mœurs contemporaines » (*ib.*) qui mèneront Balzac au *Code des gens honnêtes*.

¹¹ Balzac, *Du Droit d'aînesse*, *OD*, *ibid.*, t. II, p. 11.

¹² Balzac, *Illusions perdues*, Gallimard, « Pléiade », tome V, 1977, p. 477-478.

¹³ *Ibid.* p. 427.

mécanique – en tant qu’envers et retournement – opérant entre l’analytique et le fictionnel, mécanique de vases communicants ou de laboratoire (je reviendrai sur ce dernier terme). Ici, en une série de chemins qui se contournent et se croisent, l’analytique et le fictionnel débordent chacun sur le territoire de l’autre, chacun étant, tout à tour, la parodie, au sens de « contre-chant », de l’autre.

On pourrait également illustrer ces croisements et bifurcations dans les analyses, aussi bien chez Nodier que chez Balzac, du phénomène criminel : je pense en particulier aux rapprochements possibles entre le *Code des gens honnêtes* et *La Fée aux miettes* ou *L’Auberge rouge* et *Des hallucinations et des songes en matière criminelle*, mais je préfère m’arrêter un instant sur *Splendeurs et Misères des courtisanes*, d’abord parce qu’une des parties du roman, la troisième, s’intitule « où mènent les mauvais chemins », mais surtout pour le chapitre « Du droit criminel mis à la portée des gens du monde », inséré dans cette même troisième partie, qui me semble le croisement parfait du romanesque et de l’analytique dans l’œuvre, preuve, s’il en est, que les deux ne peuvent être opposés, sinon en tant qu’envers et endroit d’un même tissu ou directions plurielles d’un même chemin. Plus précisément, dans l’œuvre de Nodier, il est presque impossible de distinguer la manière des textes théoriques et de celle des textes fictionnels lorsque Nodier évoque les liens de la folie, du sommeil, de la raison et du génie (thématiques éminemment balzaciennes aussi). Je m’arrête une fois encore sur un texte à mi chemin de l’analyse et du romanesque, la préface de la *Fée aux miettes* (1832). Nodier y met en lumière l’idée nouvelle sur laquelle repose le roman : présenter

un homme sensible et triste qui n’est dénué ni d’esprit ni de génie, mais qu’une expérience amère des sottises vanités du monde a lentement dégoûté de tout le positif de la vie réelle, et qui se console volontiers de ses illusions perdues dans les illusions de la vie imaginaire ; espèce équivoque entre le sage et l’insensé¹⁴.

Sa préface est présentée, en un vocabulaire propre à l’analytique, comme un « brevet d’invention ». Le roman lui-même reprend des publications antérieures, comme *Smarra ou les démons de la nuit, songes romantiques*, (prétendument) traduits de l’esclavon, conte de 1821, *De l’Onéirocritie, des songes, et de quelques ouvrages qui en traitent* (1829)¹⁵ ou *De quelques phénomènes du sommeil*, paru dans *La Revue de Paris*, en février 1831. Le conte mène à l’analytique qui mène au roman. Mais il s’agit là non seulement d’illustrer la théorie par la fiction mais surtout de définir une poétique : par une analyse, une observation, celle du fou, Nodier souhaite « rapporter de ces champs inconnus quelques fleurs bizarres qui n’ont jamais parfumé la terre¹⁶ ». Le poète apparaît donc lui aussi comme une « espèce équivoque », entre le conteur et le « physiologiste » ou « le philosophe », évoqués dans cette même préface. La folie serait ce terrain commun aux chemins du fictionnel et de l’analytique, en une motivation anachronique du terme (puisque le sens psychiatrique n’apparaît qu’aux alentours de 1905, selon le dictionnaire historique de la langue française d’Alain Rey). Comme chez Balzac, (pensons à *Louis Lambert*, au *Chef d’œuvre inconnu...*¹⁷), le monomane de Nodier, terme nosographique, est un voyant. Il dépasse les données du sensible, du monde sensible, pour entrer dans l’imaginaire, dans un sur-réel, qu’il s’agisse d’un espace du songe, de la folie ou de la création poétique. Comme l’a montré Paul Bénichou, la veine fantastique de Nodier

¹⁴ Nodier, *La Fée aux miettes* (1832), éd. de J.-L. Steinmetz, GF, 1980, p. 224.

¹⁵ L’onéirocritie est l’art d’interpréter les songes.

¹⁶ *Ibid.*, p. 225.

¹⁷ Balzac le signale dans sa *Lettre à Nodier*, en plusieurs références dont celle-ci qui permet par ailleurs de définir le rapport analytique/romanesque : « Enfin ma notice biographique sur Louis Lambert contient quelques-unes de ces idées sous une forme dramatique ; elles y agissent. Il serait donc inutile de me répéter ; » (*OD*, II, *op. cit.*, p. 1216).

n'est bien évidemment pas un thème, ni même seulement, plus paradoxalement, une poétique ou une esthétique mais une « notion » dont il fait « un usage philosophique grave¹⁸ ».

Ainsi l'analytique est un laboratoire de la fiction, et la fiction un creuset de l'analytique. Ce qui explique sans doute que, contrairement à Balzac, Nodier n'envisage jamais l'analytique comme le couronnement de son œuvre. Ce type de discours est au contraire central dans son œuvre, principalement dans les années 1830-1831, pour ses années de plus intense production, et par ailleurs enchevêtré à l'écriture romanesque. Et cette bipartition participe d'une poétique de la bifurcation, au sens d'éparpillement cette fois. Les thématiques et motifs principaux de l'œuvre sont soumis à ce double prisme, à cette écriture duelle, selon un mode équivoque, parfois sérieux, parfois ironique. Souvent les deux, comme ce traitement de la palingénésie, domaine philosophique exploré par Nodier dans une étude théorique *De la palingénésie humaine et de la résurrection* (*Revue de Paris*, août 1832) qui devient, quelques années plus tard, dans un conte (*Revue de Paris*, février 1836), un continent imaginaire : *Voyage pittoresque et industriel dans le Paraguay-Roux et la palingénésie australe*. L'analytique se définirait donc, ce serait là notre première étape, dans ce flou générique, cette polyvalence, cet inachèvement (au sens de reprises permanentes). Mais aussi, je le disais, dans l'équivoque du sens et de la dérision. D'ailleurs arrive-t-il même à Nodier d'être sérieux ? Oui, lorsqu'il s'agit de questions de linguistique et de philologie, serions-nous tenté de répondre. En témoigne l'*incipit* de sa préface au *Dictionnaire des onomatopées* : « On a désiré quelquefois un dictionnaire des Onomatopées françaises. On a cru que ce recueil serait utile à ceux qui étudient notre langue, et je souhaite que mon ouvrage ne trompe pas cette espérance ». Mais nous pourrions aussi affirmer le contraire : le rapport de Nodier aux dictionnaires, recueils, encyclopédies et autres sommes est paradoxal. S'il ne conteste pas leur intérêt scientifique et en rédige lui-même, il critique à de nombreuses reprises le fait « que ce genre de travail est une pâture toute assortie aux intelligences médiocres¹⁹ ». Même équivoque dans le rapport de Nodier à la palingénésie. Selon Paul Bénichou²⁰, il s'agirait de l'unique texte sérieux de Nodier. Il cite en appui de cette idée une lettre de Nodier à son ami Charles Weiss, datée de juillet 1832, lui annonçant qu'il s'apprête à publier une doctrine, une « conviction » qu'il porte en lui depuis quatre ans. Il s'apprête à publier dans *La Revue de Paris* « une perception immense, incommensurable, qui a le caractère le plus évident de la vérité », impossible à contredire, à moins de « mauvaise foi et de mensonge ». Il s'agit de « la vérité matérielle, essentielle et indispensable de la Résurrection, prouvée par des arguments plus clairs que le soleil dans son midi ». Le ton est en effet inhabituel sous la plume de Nodier, assuré, péremptoire, affirmatif, jusqu'à cette formule trop tautologique pour être honnête : « je sais ce que je sais, et ce que je sais est vrai » qui apparaît comme un envers de la formule de *La Fée aux miettes* « tout est vérité, tout est mensonge²¹ ».... Ce texte annoncé est le fameux *De la palingénésie humaine et de la résurrection*, auquel Balzac répondra quelques mois plus tard et que j'évoquais dans mon introduction. Nodier y refuse les palingénésies sociales d'un Ballanche, pense la création du monde sur le modèle de la *Palingénésie philosophique* de Charles Bonnet (1770) : le monde aurait été créé en 5 jours et non en 6. L'homme est créé le cinquième. Reste le sixième jour, à venir, celui de l'avènement de l'« être compréhensif », qui enfin parviendra à la vérité. Cependant ce texte pose problème. D'abord parce que Nodier adopte le vocabulaire et le ton des utopistes et des prophètes, à la limite de l'imitation et du pastiche. Surtout parce que son système est indéfini. Il est impossible de savoir si cet être compréhensif advient après la mort, durant le sommeil, après la fin du monde... Surtout la description anatomique de cet être est assez étonnante : comme

¹⁸ P. Bénichou, *L'École du désenchantement, Sainte-Beuve, Nodier, Musset, Nerval, Gautier*, Gallimard, 1992, p. 67.

¹⁹ Nodier, *De la perfectibilité de l'homme*, in *Rêveries*, Plasma, « Les Feuilles vives », 1979, p. 167.

²⁰ P. Bénichou, *L'École du désenchantement, op. cit.*, p. 79 sq.

²¹ Nodier, *La Fée aux miettes, op. cit.*, p. 170.

les poissons ou les amphibiens, l'être compréhensif ne verra pas se refermer, après la naissance, le trou de Botal qui permet aux deux poumons de communiquer dans la vie utérine. Il aura ainsi des poumons « de l'ampleur d'un aérostat », lui permettant de s'élever dans l'atmosphère, et de traverser « les airs dans toutes les directions qu'il lui plaira de parcourir²² ». ... Le laboratoire est ici assez étonnant, Nodier déclarant d'ailleurs, à la clôture de l'essai, à ses lecteurs déroutés, qu'il est prêt à abandonner la philosophie pour les contes²³ ... Cet essai, supposé couronner une doctrine, offrir enfin la vérité, est emprunté, comme le dit Nodier lui-même, « au monde vague des hypothèses²⁴ ». Il est même appelé « chapitre excentrique²⁵ », adjectif pour le moins suspect. Il semblerait de fait que cet être compréhensif, qui peut traverser « les airs dans toutes les directions qu'il lui plaira de parcourir » soit - davantage qu'une théorie palingénésique - l'image, l'analogon du conte, dans sa capacité à parcourir des chemins qui se croisent, bifurquent, prennent des voies excentriques. Comme l'écrit Nodier dans une autre étude analytique, *De la perfectibilité de l'homme*, « si le nouveau est possible, c'est dans l'absurde qu'il faut le chercher. La vérité est limitée, l'absurde ne l'est pas²⁶ ». L'analytique serait alors une « aventure », terme sur lequel José-Luis Diaz s'est arrêté dans sa communication sur l'analytique, en octobre. *Ad-ventura*, un sens qui doit ou pourrait advenir, toujours pris dans l'inachèvement, dans son possible contraire, son envers dérisoire ou ironique. Ce que Nodier appelle sa « pensée hasardeuse », justement dans l'essai *De la palingénésie*²⁷. C'est là le schéma récurrent des contes et romans comme de l'écriture plus analytique : le désir de savoir perdure en deçà de la possession. La quête du sens se maintient dans la curiosité, la découverte et ne semble se fixer dans une vérité que lorsque cette dernière est aussi infinie, illimitée que l'absurde ou que les galeries de la bibliothèque borgésienne.

C'est ce chemin, cette bifurcation que je voudrais enfin explorer. En effet, depuis le début de cet exposé, j'use du terme « analytique » comme d'une évidence. Or, l'adjectif, balzacien, - même s'il a une longue histoire d'Aristote au XVIII^{ème} siècle -, n'est absolument pas employé par Nodier : il use plutôt de l'adjectif « critique », comme dans son *Examen critique des dictionnaires de langue française* mais se réclame également de la « philosophie expérimentale des Anciens », dans *De quelques phénomènes du sommeil*²⁸, or l'analyse fondée sur l'observation et l'expérience ressort de l'analytique. Et Nodier considère que l'expérience est la clé même de tout système critique, comme dans *De la Palingénésie*²⁹. De fait, un de ses titres les plus « analytiques » est le prospectus d'un ouvrage jamais écrit, en 1810, *Archéologie ou système universel et raisonné des langues*. L'adjectif « analytique » a surtout de quoi surprendre, associé aux textes d'un écrivain qui ne cesse de se moquer de la science et des savants, des querelles positivistes, du Progrès et de toute forme de savoir établi. Il incarne ces savants, dans un de ses romans les plus connus, *Histoire du Roi de Bohême et ses sept châteaux*, en Brioché « qui était le seul homme de son temps qui fendît isocoliquement un cheveu en quatre, et qui jouât péripatétiquement des gobelets stagyriens³⁰ ». Philosophes, aimant à dissenter en marchant, et hommes de science sont ici mis dos à dos et caricaturés, les chemins de Nodier sont ceux de l'ironie, le néologisme « péripatétiquement » ayant bien entendu une connotation péjorative, laissant entendre un

²² Nodier, *De la palingénésie, Rêveries, op. cit.*, p. 234-235.

²³ *Ibid.*, p. 241. « Si vous aimez mieux mes contes que ma philosophie, je suis tout prêt à vous raconter dès demain quelqu'un de ces contes que je raconte... si mal ».

²⁴ Nodier, *De la palingénésie, ibid.*, p. 238.

²⁵ *Ibid.* p. 213.

²⁶ Nodier, *De la perfectibilité de l'homme et de l'influence de l'imprimerie, Rêveries, ibid.*, p. 161.

²⁷ Nodier, *De la Palingénésie, op. cit.*, p. 215.

²⁸ Nodier, *Contes satiriques, op. cit.*, p. 16.

²⁹ Nodier, *Rêveries op. cit.*, p. 213 : il souhaite soumettre Saint-Simon, Fourier et Ballanche « à l'épreuve qui juge tous les systèmes en dernier ressort, celle de l'expérience ».

³⁰ Nodier, *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, Plasma, 1979, p. 211.

autre adverbe, « pathétiquement ». Nodier se définit lui-même, *a contrario*, comme un « lunatique volontaire³¹ », allant, se perdant « parmi ces détours », privilégiant, j'y reviens, l'excursion, la bifurcation, l'aventure.

Il serait impossible de tenter un repérage exhaustif des attaques de Nodier contre l'analyse, la science et ses méthodes, tant elles abondent dans son œuvre aussi bien fictionnelle que plus théorique. Quelques exemples choisis parmi d'autres :

- Le prologue de *Paul ou la ressemblance*, conte de 1836 (*Revue de Paris*), dans lequel Nodier imagine Homère ressuscité en pleine époque positiviste apprenant que

ses sirènes, ce sont des phoques ou des veaux marins ; Charybde et Scylla, des rochers ; Polyphème, un Patagon borgne et anthropophage. Heureuse influence des découvertes et des progrès ! (...) C'est pour cela que j'ai juré de ne plus lire d'ouvrages marqués au sceau du savoir et de l'esprit, et on ne saurait croire combien il est difficile d'en trouver qui n'aient pas ce cachet fatal, depuis que l'enseignement mutuel et la méthode Jacotot³² ont mis la littérature transcendante à la portée de toutes les intelligences³³.

- L'essai *Des nomenclatures scientifiques*, publié en 1835 dans le *Bulletin du bibliophile*, où Nodier proteste contre les « infâmes catalogues en français macaronique ou en latin iroquois », trouvant un écho dans le conte satirique *Zérothoctro-Schah*, dans lequel Nodier dénonce l'usage scientifique « des synonymes baroques et des argots impénétrables³⁴ ». Nodier se demande à travers son personnage Breloque, dans le chapitre « Mystification » du *Roi de Bohême* : « n'est-ce que cela (...) et suffit-il pour s'asseoir magistralement *in curia et in praesidio*, de commenter *paedagogice* la thèse de ce grand niais de prince de la Mirandole, *de omnibus rebus scibilibus* ou autre *bibus*, et d'argumenter *in baroco* (...) ?³⁵ ». On le voit, les termes scientifiques ou techniques deviennent un véritable sabir, Nodier leur refuse toute appartenance à un quelconque registre élevé, et joue d'un effet de contraste entre leur apparence savante et leur absence véritable de signification. L'ironie est ici multiple : elle touche le lexique, joue d'échos grotesques et ressaisit l'ensemble par des références intertextuelles. Dans le *Roi de Bohême*, en particulier, Nodier convoque le jeu avec la scholastique auquel se livre Rabelais au chapitre 19 de *Gargantua*. Balzac ne s'y trompe pas, lorsque dans sa *Lettre*, il évoque « les mots forgés, *more Rabelaisiaco* » de son « cher Nodier³⁶ ».

Refusant les systèmes, les théories et le « *compendium universale* des connaissances humaines », Nodier s'engage plutôt dans la voie des « excursions scientifiques³⁷ » (termes employés dans le conte *Hurlubleu, grand Manifafa d'Hurlubière ou la Perfectibilité, histoire progressive*), en des formes excentriques puisque certaines commencent le « 31 février 1831 (en style chinois)³⁸ » et d'autres prennent la forme de « trilogie(s) en quatre parties³⁹ ». Il semblerait donc que le ton du conteur pousse à ses limites extrêmes la part satirique de l'analytique, Nodier se donnant la posture du « *dériseur sensé* », qu'il définit lui-même comme celui « qui a le bon esprit de se moquer des autres, et de protester par un mépris

³¹ Nodier, *La Fée aux miettes*, *op. cit.*, p. 235.

³² Méthode pédagogique reposant sur la notion d'enseignement universel et consistant à apprendre par cœur, les répéter pour ensuite les transmettre. Nodier raille à de nombreuses reprises cette méthode dans son œuvre. Cf. *De la palingénésie*, in *Réveries*, *op. cit.*, p. 227.

³³ Nodier, *Contes*, éd. de P.- G. Castex, Garnier, 1961, p. 644 et 645.

³⁴ Nodier, *Zérothoctro-Schah, proto-mystagogue de Bactriane*, *Contes satiriques*, *op. cit.*, p. 104.

³⁵ Nodier, *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, *op. cit.*, p. 161.

³⁶ Balzac, *Lettre à M. Charles Nodier*, *op. cit.*, p. 1203.

³⁷ Nodier, *Hurlubleu, grand Manifafa d'Hurlubière ou la Perfectibilité, histoire progressive* (*Revue de Paris*, août 1833), *Contes satiriques*, *op. cit.*, p. 51 et 59.

³⁸ Nodier, *Voyage pittoresque et industriel*, *Contes satiriques*, *ibid.*, p. 123.

³⁹ Nodier, *Hurlubleu*, *Contes satiriques*, *ibid.*, p. 66.

judicieux contre l'ignorance et la folie de ses contemporains », refuse « l'empire des mystifications (...) impertinentes dont la fausse philanthropie, la fausse science et la fausse littérature⁴⁰ ». L'adjectif « impertinentes » me semble intéressant, en ce qu'il définit la poétique même de ces textes qui ne feignent d'adopter un style scientifique que pour mieux s'en détourner et qui pratiquent l'irrévérence avec une jubilation ludique. Il semblerait même que l'adjectif « impertinent » permette de définir de manière opérante la distinction entre le sérieux et l'analytique. Le « sérieux » serait du côté de la synthèse, de la totalisation, de la vérité pensée comme Une. L'analytique, dans son impertinence, dans sa dérision, dissocie, dissèque, refuse toute totalisation et toute vérité fixe ou établie. Et repose sur un rire impertinent, qui interroge parce qu'il provoque. L'analytique est science des détails dans leur accumulation baroque, saisie du réel dans son hétérogénéité fondamentale, dialogue des contraires. Il permet de dire, par l'absurde, l'absurdité du réel. L'analytique serait alors, chez Balzac comme chez Nodier, cette mise en abyme ou mise à distance par l'impertinence, ou, pour reprendre une formule de la *Physiologie du mariage*, la « comédie des comédies⁴¹ ».

Nodier se joue en effet de paradoxes constants : critiquant la science, dont « le but principal » est « comme tout le monde sait, d'approfondir les choses inutiles, surtout quand elles ne valent pas la peine qu'on les explique⁴² », il truffe ses textes de noms de savants et d'inventions (la bouteille de Leyde ou Volta bien connus des balzaciens, le thermomètre de Fahrenheit ou le télescope de Herschell). Il suffit pour s'en convaincre de faire un relevé des personnages de scientifiques que Nodier met en scène dans ses récits : le médecin de l'Asile des lunatiques de Glasgow dans *La Fée aux miettes*, Hurlubleu, dont l'onomastique évoque tout autant l'adjectif hurluberlu que le Saint imaginaire de Rabelais, à travers lequel Nodier se moque de toute forme d'érudition « polymathique, polytechnique et polyglotte⁴³ ». Même chose dans l'*Histoire du Roi de bohême et ses sept châteaux* avec le personnage d'Abopacataxo, au chapitre *Numération*, parodie du langage académique et scientifique : le grand logarithmicien de « l'impénétrable consistoire de Brouillamini » y examine la thèse de Breloque, afin de déterminer s'il est possible d'investir son auteur des « droits, privilèges, immunités et exemption de science qui sont attachés au doctorat⁴⁴ ». On remarquera qu'il ne s'agit pas de faire preuve de science mais de jouir du privilège de ne plus avoir à être savant, justement ! Il semblerait donc presque nécessaire de conclure que Nodier ne pratique pas l'analytique, refuse la science et ses principes, lui qui déclare que l'homme « a dévoré inutilement le fruit de la science⁴⁵ ».

De fait Nodier semble tout passer au crible de la critique dès lors qu'il s'agit de sciences et de progrès. Aux certitudes il oppose le doute, fondamental : « je doute en vérité que les nature élevées s'accommodent du principe positif absurde que la société nous a fait⁴⁶ ». Il se détourne du présent⁴⁷, se tourne vers des utopies absurdes et allégoriques, on l'a vu, ou vers les illusions consolantes des songes. Nodier est un utopiste repentant⁴⁸, ayant cru aux sciences, à la langue universelle, au progrès et dénonçant les erreurs de son siècle qui l'ont un moment tenté. Il est en ce sens un écrivain des *Illusions perdues*⁴⁹, comme le remarque justement Balzac dans sa *Lettre*, montrant Nodier « riant de ses illusions » et pris par une

⁴⁰ Nodier, *Voyage, Contes satiriques, ibid.*, p. 139.

⁴¹ Balzac, *La Physiologie du mariage*, Gallimard, « Pléiade », t. XI, 1980, p. 919.

⁴² Nodier, *Voyage, Contes satiriques, op. cit.*, p. 124.

⁴³ Nodier, *Hurlubleu, Contes satiriques, ibid.*, p. 36.

⁴⁴ Nodier, *L'Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux, op. cit.*, p. 172.

⁴⁵ Nodier, *De la palingénésie humaine et de la résurrection, Réveries, op. cit.* p. 226.

⁴⁶ Nodier, *Préface des Contes en vers et en prose*, édition de Paris, de 1832-1837, *Œuvres complètes* de Nodier, tome XI, Genève, Slatkine Reprints, ij.

⁴⁷ Paul Bénichou le dit pris dans un « désaveu du monde présent » (*L'École du désenchantement, op. cit.*, p. 53).

⁴⁸ Comme l'a montré Jean Larat, Nodier, « lassé lui-même des illusions changeantes qui l'ont bercé, (...) raille ceux qui passent par ses anciens travers » (*Tradition et exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier*, Bibliothèque de la Revue de Littérature Comparée, tome XI, 1923, p. 313).

« curiosité désespérée ». Le doute est le fondement même de la pensée de Nodier, comme en témoigne cet article paru dans *La Revue de Paris*, en janvier 1836, au titre éloquent : *Qu'est-ce que la vérité ? doutes philosophiques*.

Comme l'écrit Nodier dans *De la palingénésie humaine*, nous « traînons sur la terre » « une vie de dérision et d'erreur », dans le double sens étymologique du terme : errance et ignorance. L'écrivain décide dès lors de vivre « solitaire, inoccupé, indifférent aux mouvements passionnés de la société, et même aux recherches curieuses de la science (...) Je me suis retiré alors du milieu de ces débats inutiles⁵⁰ ». La dérision est alors réponse au doute⁵¹. Elle dénonce, sans espoir d'un perfectionnement ou d'un progrès possible. Pierre-Georges Castex me permet de penser ici un nouveau rapprochement possible de Nodier et Balzac, lorsqu'il cite, dans la notice des *Œuvres diverses*, Philarète Chasles définissant l'œuvre balzacienne comme une « œuvre d'ironie et d'analyse » ou Balzac évoquant sa « critique railleuse » à propos du *Traité des excitants modernes*⁵².

Cette équivoque entre sérieux et ironie, dérision et sens, naît du constat d'un chaos du monde, en plein mouvement, en révolution, dans le sens totalement antithétique (rupture climatérique et cercle vicieux) du mot. Et ce pessimisme fondamental mène Nodier, tout du moins, à une réaction totalement contradictoire : d'une part, tenter d'ordonner, par l'analyse, la classification. Tenter de comprendre. Mais aussi, seconde tentation, conserver ce chaos, en rendre la puissance paralysante, dire l'impossibilité fondamentale à la dépasser en affichant ce que Balzac, dans son Etude philosophique *Sur Catherine de Médicis*, nomme « l'esprit incrédule de notre siècle analyste » et Nodier, dans *La Fée aux miettes*, un « siècle douteur⁵³ ». Il semblerait donc que Nodier reste volontairement dans « le vague » et le « confus », reproche que lui adresse Balzac dans sa *Lettre* :

Je me suis voué depuis de longues années à quelques idées qui touchent aux vôtres par les points les plus éloignés du centre de l'éblouissante et vaste circonférence par vous si poétiquement parcourue ; mais je les étudie dans un ordre de pensées que je crois être moins vague et moins confus, s'il est possible, toutefois, d'introduire de l'ordre dans le vague et dans la confusion ; mais l'homme possède, vous le savez, vous si connaisseur en nomenclature, l'incontestable faculté de tout enrégimenter, numéroter, emballer, mettre en bocal, classer, tailler ; témoin le Muséum et les dictionnaires⁵⁴.

Balzac formule même une critique encore plus sévère lorsqu'il reproche à Nodier de faire « marcher la création sans savoir ni si elle marche, ni dans quel sens elle marche, ni pourquoi elle marche ». Il touche là, paradoxalement, la poétique même, excentrique, des chemins que Nodier emprunte. Je renvoie pour le comprendre à la définition du livre excentrique que donne Nodier dans sa *Bibliographie des fous* :

⁴⁹ Cf. cet aveu, dans les *Souvenirs de jeunesse*, à travers le portrait de Maxime Odin : « Jeune, c'était un de ces hommes d'émotions (...) qui arrivent dépaysés dans le monde (...) et finissent par se composer, bon gré mal gré, une espèce de solitude où ils emportent leurs illusions à défaut de réalités ». *Souvenirs de jeunesse*, suivis de *Mademoiselle de Marsan*, Aubier, 1992, p. 33. Les termes « illusions perdues » apparaissent également dans *De la palingénésie*.

⁵⁰ Nodier, *De la palingénésie, Réveries*, op. cit., p. 215-216.

⁵¹ Cf. Balzac, préface de *La Peau de Chagrin*, Pléiade, t. X, p. 55 : « nous ne pouvons aujourd'hui que nous moquer. La raillerie est toute la littérature des sociétés expirantes ».

⁵² Balzac, *La Comédie Humaine, Notice des Etudes Analytiques*, Gallimard, « Pléiade », tome XI, 1980, p. 1718 et 1726.

⁵³ Nodier, *La Fée aux miettes*, op. cit., p. 230.

⁵⁴ Balzac, *Lettre à Monsieur Charles Nodier*, op. cit., p. 1205-1206.

j'entends ici par un livre *excentrique* un livre qui est fait hors de toutes les règles communes de la composition et du style, et dont il est impossible ou très difficile de deviner le but quand il est arrivé par hasard que l'auteur eût un but en l'écrivant (...). Les livres excentriques (...) sont des livres qui ont été composés par des fous, du droit commun qu'ont tous les hommes d'écrire et d'imprimer et il n'y a guère de génération littéraire qui n'en offre quelques exemples. Leur collection formerait une bibliothèque spéciale assez étendue que je ne recommande à personne, mais qui me paraît susceptible de fournir un chapitre amusant et curieux à l'histoire des productions de l'esprit⁵⁵.

Nous retrouvons ici la Babel de Nodier...L'excentricité repose sur une poétique particulière, celle de chemins qui bifurquent, nous l'avons dit, mais de chemins qui sont aussi parfois des voies sans issue, ou des segments. Ces « chemins qui cheminent » ne trouvent un éventuel sens que dans l'ensemble de l'œuvre, analytique comme fictionnelle. Certains titres explicitent cette poétique du fragment, par les termes employés ou les pluriels, comme *Miscellanées, Variétés de philosophie, d'histoire et de littérature*. La préface des *Contes* dans les *Œuvres complètes* (1932-1837) définit également ce volume « formé (...) de lambeaux égarés partout comme les feuilles volantes de la Sibylle⁵⁶ ». On pourrait aller jusqu'à appliquer à l'œuvre analytique de Nodier le sous-titre de *La Physiologie du mariage*, « méditations de philosophie éclectique ». Ou tenter de saisir cette pratique littéraire particulière en reprenant une locution employée dans son sens archaïque par Nodier, la mise « en cannelle⁵⁷ » : il s'agit de réduire en morceaux, de briser, de produire une écriture à « l'allure capricante et saccadée⁵⁸ ». Le *caprice* est pour Nodier, comme pour Gautier à la même époque, la « figure ingénieuse et pittoresque de la liberté pétulante⁵⁹ ». Qu'il s'agisse des contes ou des textes plus analytiques, nous sommes en présence de sortes de « rêve(s) cornu(s)⁶⁰ », sans aucun souci de logique. Les arguments, les questions/réponses se succèdent, à la Sterne ou Diderot, sans souci véritable d'argumentation ou de progression, par simple effet de relance. Boutades et anecdotes, récits enchâssés brisent et tout à la fois relancent l'analyse. Comme l'écrit Nodier dans le *Roi de Bohême*, les mots « peuvent être tirés au hasard à l'inépuisable loterie des dictionnaires et lancés avec fracas au travers d'un livre comme les dés du tric trac⁶¹ ». Le style de Nodier, et ce n'est pas étonnant de la part d'un critique aussi virulent de la science, là est sans doute la seule logique, est pris dans une dynamique contraire à celle d'une analyse « scientifique » qui procéderait par une logique linéaire et par approfondissement. Même lorsque Nodier compose son récit, comme dans *Zerhoctro-schah* (hypotase, proscène, oramie, antistrophe), *Smarra* ou le *Roi de Bohême*, ces structures affichées ne sont que des étendards ironiques, mettant en valeur la déroute du sens et de la clarté. Nodier pastiche ici Ballanche, qu'il admire mais dont il critique la vision palingénésique de l'Histoire : *La Vision d'Hebal*, texte de 1831, qui expose la philosophie de l'Histoire de Ballanche, subdivisant la marche progressive de l'humanité en une série de grands cycles entrecoupés d'épreuves (qui sont autant d'expiations que d'initiations) est ainsi organisée en strophe, antistrophe, épode. Il n'est donc aucun système axiologique clair chez

⁵⁵ Nodier, *Bibliographie des fous, de quelques livres excentriques*, article paru dans le *Bulletin du bibliophile*, supplément aux n° 21 et 23, novembre 1835, Paris, Techener, p. 19 et 20.

⁵⁶ Nodier, *Préface des Contes en vers et en prose*, *op. cit.*, iij.

⁵⁷ Nodier, *Hurlublu, Contes satiriques*, *op. cit.*, p. 46.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 41.

⁵⁹ Nodier, *Miscellanées, Variétés de philosophie, d'histoire et de littérature*, in *Réveries*, *op. cit.*, p. 29. Il est à noter que Maurice Bardèche emploie le terme de « caprice » pour définir l'œuvre balzacienne dans son édition des *Œuvres complètes* (Club de l'honnête homme, t. XVIII, 1970, p. 308).

⁶⁰ Nodier, *Leviathan le Long, Contes satiriques*, *op. cit.*, p. 90.

⁶¹ Nodier, *Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux*, *op. cit.*, p. 75.

Nodier, mais des « chemins qui cheminent », il n'est pas non plus de contrat de lisibilité entre le narrateur et le lecteur, malmené, invité à des voyages, des quêtes paradoxales, ambiguës, équivoques, en dehors du sens commun. Au lecteur de démêler un sens, en tant que direction et signification, dans l'empilement narratif, dans des nomenclatures trop érudites pour être honnêtes. Nodier est, comme le dit Balzac dans sa *Lettre*, un « inventeur de science ». De par son esprit sceptique, fondamentalement pessimiste, il ne s'agit évidemment pas pour lui de fonder une nouvelle science. Mais de créer « autre chose », à mi chemin du poétique, de l'ironique et du sur-réel.

C'est sans doute en ce sens que les textes de Nodier sont analytiques, par un dernier renversement paradoxal. Leur composition rhapsodique est à l'image d'un monde instable et chaotique, contrairement à ce que la science, avec ses nomenclatures et ses classifications, voudrait nous faire croire. La numération, parodie des listes et notices analytiques, est un des grands ressorts ironiques de l'œuvre de Nodier. Le grand logarithmier du *Roi de Bohême*, que nous avons déjà évoqué, a ainsi pour grande affaire, de « numérer sans plus, et numérant, je numère numériquement, barémiquement philosophant, philosophiquement barémisant, logarithmisant pindariquement, pindarisant logarithmiquement, buvant d'autant, et le tout joyeusement⁶² ». Cette pratique s'appelle « matagrabolis(er) le cerveau de (...) nomenclatures scientifiques⁶³ ». L'inspiration de Nodier me semble ici proche de celle de l'auteur des *Contes drolatiques*, avec Rabelais en référent commun.

Ce contre-discours est, de fait, un délire, dans tous les sens du terme, un dé-lire, apprendre à lire autrement, ou dans le sens étymologique du terme, « sortir du sillon ». Nodier, en opposition à un monde figé par des croyances normatives, introduit une faille, un vertige, un mouvement. Cette pratique du discours analytique, mime subversif du discours scientifique⁶⁴, montre que le progrès érigé en norme ou en croyance par le saint-simonisme ou le positivisme est un leurre. La science permettrait de tout saisir, de tout comprendre, d'accéder à une connaissance universelle comme à un homme parfait. Elle est surtout une contrainte idéologique, voire même esthétique, un refus de la singularité, dont se moque Nodier dans un conte à la valeur proprement allégorique, *Hurlubieu*. Nous embarquons sur le dernier chemin, maritime, à la suite de Berniquet qui part avec ses compagnons pour une « exploration de la surface entière du globe, avant d'en visiter les entrailles ». Cet itinéraire est à rebours du récit homérique, explicitement convoqué comme référence à travers une mention à l'île de Calypso⁶⁵. Si *L'Odyssée* figurait un processus de singularisation, puisqu'Ulysse se retrouve peu à peu seul, l'épopée inversée, carnavalesque, à bord du bateau à vapeur *Le Progressif*, figure le rejet de tout ce qui n'entre pas dans le moule des « propagantistes de la perfectibilité » : « de huit cents personnes qui avaient composé l'équipage, nous ne restions que six ; mais par un effet tout particulier de la providentielle sagesse qui veille aux progrès de l'humanité, nous étions tous six les députés d'élite de la propagande universelle ». Les querelles scientifiques mises en scène dans l'œuvre de Nodier sont effectivement d'une importance capitale pour l'avenir de l'humanité,

Eternel et immuable Manifafa, continua Berniquet en bourrant la pipe de son maître avec toutes les pratiques du cérémonial usité dans ce noble office, les mataquins attachés au culte de la divine chauve-souris dont votre dynastie impériale est descendue, et qui a l'infailible complaisance de couvrir chaque nuit le soleil de ses ailes pour procurer à Votre Hautesse très parfaite et très

⁶² *L'Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux*, *ibid.*, p. 179.

⁶³ *Ibid.*, p. 160.

⁶⁴ Hans Peter Hund montre que Nodier adopte une écriture qui puisse « retravailler les données réelles pour désigner ironiquement la fausseté du monde extérieur » (« La Critique du siècle chez Nodier », *Revue romane de l'Université de Copenhague*, n°13, 1978, p. 133).

⁶⁵ Chant V de *L'Odyssée*. Et Nodier, *Hurlubieu*, *Contes satiriques*, *op. cit.*, p. 41.

adorée une fraîche obscurité favorable à son sommeil, s'étaient divisés en deux partis acharnés, commandés par deux loustics impitoyables, sur la question de savoir si la sacro-sainte chauve-souris était éclos d'un œuf blanc, comme l'avance Bourbouraki, ou d'un œuf rouge, comme le soutient Barbaroko, les deux plus grands philosophes, savoir Bourbouraki et Barbaroko, qui aient jamais illuminé le monde et autres dépendances de l'empire d'Hurlubière des clartés de la science⁶⁶

Ce passage évoque la fameuse « grande querelle dans Babylone », arbitrée par Zadig, « et qui partageait l'empire en deux sectes opiniâtres : l'une prétendait qu'il ne fallait jamais entrer dans le temple de Mithra que du pied gauche ; l'autre avait cette coutume en abomination, et n'entrait jamais que du pied droit⁶⁷ ». Il nous faut également renvoyer, dans l'œuvre même de Nodier, aux démêlées scientifiques sur le serin des Canaries aux plumes jaunes, vertes ou brunes dans *Le Voyage pittoresque et industriel* ou à la « scabreuse controverse » sur le hanneton sacré dans *L'Histoire du Roi de Bohême et ses sept châteaux* : Mistrigri, « mécanicien philosophe » de Tombouctou « s'était refusé à se prononcer dans la dangereuse question » qui divisait « deux factions religieuses ». « Il aima mieux se condamner à l'exil que de décider si le hanneton sacré qui a fondé les îles de la mer, comme personne n'en doute, était mâle ou femelle. [...] Il savait à merveille que le grand hanneton est hermaphrodite, mais il ne le disait pas⁶⁸ ».

L'écriture analytique de Nodier, équivoque, est ce grand hanneton hermaphrodite. L'ironie de Nodier est dans ce jeu avec la référence, sa mise à distance, qu'elle soit littéraire ou scientifique, dans ce refus de l'esprit de sérieux, dans son refus, également de lecteurs « consommateurs de livres, si multipliés aujourd'hui par les progrès de l'instruction⁶⁹ ». L'ironie, mode d'expression de l'analytique, est une science, la seule possible sans doute, qui ne se transmet pas par le dogme mais par la dérision. Elle est un laboratoire destiné à mener, ou malmener d'ailleurs, le lecteur sur des chemins de traverse, hors du « sens commun⁷⁰ ». Nodier, très sérieusement, ne s'adresse, comme dans *Moi-Même*, un de ses premiers textes, publié en 1800, qu'« aux joyeux (qui) riront avec (lui)⁷¹ ». Il sait ce cercle restreint, comme il le souligne lui-même dans la préface aux *Contes*, n'en « recommand(ant) la lecture à personne⁷² ». Ainsi parlait Nodier, nous pourrions conclure ainsi, en évoquant le sous-titre de ce fameux texte nietzschéen, « un livre pour tous et pour personne⁷³ ». En espérant, dans ce parcours des « sentiers qui bifurquent » de Nodier, ne pas vous avoir fait emprunter les *Holzwege* heideggeriens, des « chemins qui ne mènent nulle part »...

Christine Marcandier
Université Aix-Marseille I

⁶⁶ *Ibid.*, p. 31.

⁶⁷ Voltaire, *Zadig, histoire orientale* (1747), *Contes et nouvelles*, Paris, Garnier, 1960, p. 17-18

⁶⁸ Nodier, *Histoire du roi de Bohême*, *op. cit.*, p. 235 à 237.

⁶⁹ *Voyage pittoresque et industriel, Contes satiriques, op. cit.*, p. 122.

⁷⁰ Terme qui clôt *Le Voyage pittoresque et industriel, ibid.*, p. 142.

⁷¹ Nodier, *Moi-Même*, éd. de Daniel Sangsue, José Corti, « collection romantique », n° 10, 1985. p. 85.

⁷² *Préface des Contes, Œuvres complètes, op. cit.*, ij.

⁷³ Nodier évoque Zarathoustra dans *Hurlubieu, op. cit.*, p. 38.